

avons habités si longtemps, non sans répandre des larmes, non sans emporter, comme de précieuses reliques, les ustensiles que nous avons fabriqués, nos vêtements de tissu naturel et la tenture de notre habitation ; non sans emmener Oberon qui se sentait tout étonné et plein de frayeur à la vue des matelots. Ce fut bien pis quand le roulis du bâtiment commença ; le pauvre animal vint se réfugier à mes pieds, et il fallut plusieurs semaines pour qu'il consentit à s'éloigner de moi et à parcourir le pont.

“ Que vous dirai-je ! Quelques semaines après notre départ du cap Cuvier, nous arrivâmes à Port-Jackson, où notre présence produisit une sensation profonde, car nous n'avions point, faute de vêtements convenables, pu quitter nos tuniques d'écorce et de soie animale. John seul avait emprunté les habits d'un mousse

“ Notre parent, le major Lachlan Macquarie, nous accorda une tendre hospitalité et s'occupa de nous préparer les moyens de retourner en Europe où, sur le bruit de notre mort, d'avidés collatéraux s'occupaient déjà de s'approprier la fortune de notre père.

“ Pendant que le major prenait de tels soins, nous nous occupions, nous, à remplir les intentions de notre père à l'égard de Diana, et le lendemain même de notre arrivée cette bonne et malheureuse fille se trouvait réunie à nous.

“ Déjà depuis longtemps elle ne partageait plus le sort des convicts et pouvait retourner en Europe ; mais elle n'avait jamais voulu consentir à quitter l'Australie sans connaître les résultats de l'expédition envoyée à notre recherche

“ Nous proposâmes à Diana une pension assez considérable pour pouvoir réparer, autant que possible, les malheurs injustes que l'erreur de ma mère lui avait causés. Diana refusa toutes nos offres.

“ — Si j'ai bien souffert de l'horrible condamnation qui m'accablait, me répondit-elle, la réhabilitation éclatante obtenue pour moi par votre digne père, le voyage qu'il avait entrepris pour venir m'arracher à ces tristes lieux et me ramener en Europe, voyage, hélas ! qui lui coûta la vie, notre amitié surtout, ne sont-ils pas d'amples compensations pour mes douleurs oubliées ? Si vous voulez me rendre heureuse, permettez-moi de m'attacher à votre personne, miss Sara, et de ne plus vous quitter d'ormais. J'ai été élevée au service de votre famille, laissez-moi mourir à votre service.”

“ Je relevai Diana, je l'embrassai tendrement, et depuis cette époque, Emile, elle ne m'a point quittée, d'un

instant ; elle est revenue en Europe avec nous, elle a été de tous nos voyages, la mort seule nous en séparera.

Que dis-tu, Georges, de toutes ces merveilleuses aventures ? et comprends-tu les sentiments d'admiration et de respect que j'éprouve pour cette jeune femme si forte et si courageuse !

Adieu ! il faut que je m'interrompe encore ; mais demain je te dirai bien des choses qui ne t'étonneront peut-être point trop, et pour lesquelles j'aurais bien besoin de tes conseils. Hélas ! pourquoi donc sommes-nous séparés par tant de lieues et par des distances si grandes et si difficiles à franchir.

Adieu, Georges,

EMILE.

XV.

ÉMILE A GEORGES.

Tu es arrivé à Dunkerque, Georges ! dans quelques jours, dis-tu, tu seras près de moi, je pourrai t'embrasser, je pourrai te revoir, toi, le meilleur ami de mon enfance, toi que ma pensée n'a jamais cessé de suivre, malgré ton silence, au milieu de la vie aventureuse où tu venais d'entrer ! Quel bonheur ! Georges !... oui, un grand bonheur, mon ami, car à la joie de te revoir se mêle dans mon cœur une pensée personnelle, un sentiment d'égoïsme.

Écoute-moi bien, Georges. En lisant les lettres que je t'ai écrites, si longues, si pleines de miss Sara, tu as compris, n'est-il point vrai, que je n'avais pu revoir sans émotion l'âme de ma jeunesse ; celle que son père m'avait fiancée avant de partir pour la Nouvelle-Hollande. Quand j'aurais pu oublier ces frais et tendres souvenirs, il m'aurait été impossible de regarder avec indifférence celle qui, parmi les épreuves les plus rudes auxquelles Dieu peut exposer une femme, se montra forte et sublime. De son côté Sara s'est souvenue des projets de son père, et il lui a été facile de lire dans mon cœur.

“ Emile, m'a-t-elle dit hier, avec la noble franchise qui règne dans ses moindres actions, et après un long entretien où ma tendresse pour elle se trahissait malgré moi, Emile, pourquoi ne réaliserions-nous point les projets que mon père avait formés pour nous deux ? ”

Alors, les yeux pleins de larmes de bonheur, je lui ai appris que j'avais donné ma parole à monsieur Berghem, et que, n'espérant pas revoir Sara, je devais épouser la fille de cet ami dans quelques mois. “ Mais, ajoutai-je, monsieur Berghem me chérit trop tendrement pour ne point me dégager

de ma parole, quand il saura que mon bonheur dépend de lui.” Je te charge donc, mon cher Georges, de remettre à monsieur Berghem la lettre que je joins ici dans la tienne. Si tu voyais en lui la moindre hésitation à me rendre libre, je sacrifierais mes plus chers désirs à un engagement que j'ai pris sur l'honneur... Mais je connais trop monsieur Berghem pour qu'il ne renonce pas à ses projets en songeant qu'il y va de mon bonheur. Du reste, avant de lui donner ma lettre, pressens-le sur ce que je vais lui demander : je m'en rapporte à ta tendresse pour agir en cette circonstance de la manière la plus convenable.

Adieu, Georges ; je pars après demain pour Cambrai avec miss Sara, sa sœur Nelly et John : nous y attendrons, avec la plus vive impatience, ta réponse et celle de monsieur Berghem.

EMILE.

Ils partirent tous en effet le lendemain comme Emile l'avait écrit à Georges. Le bonheur se peignait sur le visage des deux fiancés, car ils n'hésitaient point à se donner ce titre, convaincus de l'assentiment que monsieur Berghem accorderait à leur amour, monsieur Berghem trop loyal, trop généreux et trop dévoué à Emile pour ne point le dégager de sa parole.

A continuer.

—:o:—

LE DOCTEUR TRIFONE.

A mon ami Aug. Durieu.

Vous ne l'avez pas oublié, n'est-ce pas, cet illustre docteur Trifone, ce prince de l'orviétan, ce prodigieux inventeur du *bol de Palestine*, qui tenait son cabinet de consultations à la Piazza Reale à Naples.

Que de fois me suis-je arrêté devant ces tréteaux pondreux sur lesquels frottaient cette étrange marionnette humaine qui n'était au premier coup d'œil que perruque, que jabot et que drap sang-arçon rechapé d'or !

Quelle verve, et surtout quel admirable talent de mime ! un sauvage de Labrador l'eût compris à la troisième passe, ce magnifique charlatan, et comme ces naïfs marchands d'eau de la Chiaia qui le regardaient bouche bée, il eût tiré non pas des grains de sa poche, mais une once de poudre d'or de son sac de peau d'élan, pour acheter cet élixir couleur de topaze qui frissonnait dans les rouleaux du médecin des visages pâles.

Avouez que Trifone résumait en lui trois ou quatre personnalités, et une égale variété de nationalités.

Rêveur, brutal et humoriste dans son intérieur, il redevenait, en posant le pied sur ses tréteaux, le plus joyeux scaramouche, le fantoccini le plus disloqué de toute l'Italie. On sentait que le *dottore* s'était inspiré de ces maîtres du xv^e siècle, et qu'il avait hérité de toutes les traditions de ces grands empiriques, de